

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1898

## SOMMAIRE

**TEXTE.**—Les enfants perdus, par F. Picard.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Heures de silence, par Verveine.—Les lions dans la fosse.—Le renard et le boeuf, par H. Dottin.—Poésie : Amor, par H. Demers.—Nouvelle acadienne historique, par F. Picard.—Gazouillis, par Fauvette.—Duel Cavalotti-Macola.—Poésie : Les voix célestes, par J.-N. Legault.—Nouvelle : Les cloches de Pâques, par Louis Fréchette.—Nouvelle canadienne, par A. Lozeau.—Poésie : Transfiguration (avec gravure), par C. Cadart.—Conseils sur la charité.—Poésie : Sonnet au printemps, par J. Archambault.—Petite poste en famille.—La Canitie.—Renseignements divers.—L'art culinaire.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Les échecs.—Nouvelles à la main.

**GRAVURES.**—Portrait du Révd M. l'abbé Amédée Thérien, aumônier de la Réforme à Montréal.—Le lieutenant Winslow.—Un duel mortel en Italie : Le duel Cavalotti-Macola.—La fosse aux lions.—Pas de chance.—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Problème de dominos.

## A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## LES ENFANTS PERDUS

Les avez-vous remarquées, ces tristes épaves rejetées par les flots ; les avez-vous vus, ces enfants en guenilles, aux souliers éculés—quand ils en ont,—traversant les rues de la ville d'un air de tristesse navrant qui ferait pleurer si l'on était moins égoïstes ?

Vous me demandez quand ; vous voulez savoir quel naufrage les a jetés à la côte... Mais vous êtes donc devenus si insensibles, que le chagrin d'un enfant ne vous émeuve plus ?

Qui donc va sentir son cœur tressaillir à la vue de ces malheurs, de ces misères sans nom ? Qui donc s'inquiètera de tarir ces larmes enfantines, et qui, à ces pauvres orphelins—eussent-ils encore leur père et leur mère, je vous dis qu'ils sont orphelins !—qui va leur rappeler les caresses d'une mère, les douces paroles d'un père aimant ?

Il y a VINGT-CINQ ANS, un vénérable Vieillard lui avait dit :

« Allez, mon fils, avec la bénédiction de celui qui est votre père, allez prendre soin d'enfants que personne ne soigne plus, que personne ne veut plus soigner, et—mon cœur saigne à le dire—que personne ne veut plus aimer ! Le doux Sauveur avait dit : Laissez venir à moi les petits enfants. Comme Lui, vous appellerez à vous ces pauvres abandonnés, vous les aimerez. Est-il rien de plus beau que d'aimer les autres, les enfants surtout, mais surtout les enfants que personne n'aime ? »

Se souvenant que Jésus a dit : « Je vous donne un

commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés ; » se souvenant aussi que le grand commandement de la loi : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, » est suivi immédiatement du second, *semblable au premier*, dit Notre-Seigneur : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » cet homme envoyé par le saint Vieillard ne se donna dès lors ni trêve, ni répit.

Depuis un quart de siècle, il verse des trésors de tendresse à ces pauvres épaves dont nous parlions tout à l'heure : épaves ballottées, puis rejetées par la mer du monde, autrement terrible que l'océan dans ces fureurs et malgré son immensité.

Si je pouvais faire rendre à ma plume les sentiments qui m'oppressent, mais qui m'oppressent de douce émotion quand je me le rappelle au milieu de ces malheureux ; si je pouvais dépeindre, par la plume, la joie, le bonheur que je lis dans ces regards fixés sur lui, dans ces paroles de chaude affection qui partent à son adresse de tous les coins des cours, des salles, des corridors ; si seulement je pouvais rendre, sur ce papier insensible, toute la charité qui déborde de son cœur quand il leur dit ces simples mots : « Mes enfants !... » durs autant que vous le puissiez être, je vous ferais pleurer !

Avez-vous jamais éprouvé ce suprême déchirement de l'âme, de vous trouver au lit d'agonie d'un père aimé comme tout enfant doit aimer celui qui tient la place de Dieu auprès de soi : déchirement de l'âme, brisement du cœur, anéantissement de la vie, voilà ce que ressent l'enfant aimant devant les derniers instants d'un père !

L'épreuve est plus forte encore pour les enfants dont nous parlons.

Mais supposez que ce père, tantôt à l'agonie, revienne tout à coup à la santé, quels délires, quels sanglots de bonheur, quelle folie de joie et d'actions de grâces au ciel !

C'est ce qu'il a fait éprouver à ces enfants, notre héros, c'est ce qu'il leur fait éprouver chaque jour, depuis vingt-cinq ans !

O vénérable prêtre, ô saint ministre d'un Dieu qui n'est qu'amour, comment pourrais-je parler de votre charité ?

Je la connais, cependant : depuis longues années, n'en suis-je pas moi-même l'objet ?

Mais je vous avouerai une singulière manière d'être chez moi : j'aimais tellement mes parents ; j'aimais avec tant de force le Saint Père, que, devant eux, je restais sans voix, ma gorge se contractait au point que je ne pouvais articuler un son, j'étouffais !

C'était de bonheur....

Ainsi en est-il à votre égard ; je voudrais crier combien grande est ma filiale et respectueuse affection : je reste sans voix....

Ces enfants auxquels il prodigue tout son cœur, tout son temps, tous ses revenus (ceci, je le sais ; personne ne peut me contredire !), ces pauvres petits que je disais orphelins, parce que plus personne ne les aime, pas même leurs parents, ce sont les enfants de la Réforme.

Et ce prêtre dont la science est si vaste qu'on en est confondu, mais dont la modestie le fait passer inaperçu dans la ville de Montréal qu'il domine de toute la hauteur de sa taille, de son génie d'apôtre, c'est celui que l'on a si bien, parmi les pauvres et les humbles, appelé le dom Bosco de Montréal ; c'est le Vénéré Monsieur l'Abbé Amédée Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de cette ville auquel cette Institution veut donner une grande fête le 12 de ce mois : Mgr Bruchési y assistera, sans doute.

Saint Augustin ne peut se séparer de sa mère : quand on le cite, on évoque la douce vision de sainte Monique.

L'illustre cardinal Pie, évêque de Poitiers, entourait des soins les plus touchants sa mère, qu'il présentait à Gambetta, à Thiers, aux membres du gouvernement de France comme son conseil ; les Salésiens honorent d'un culte presque égal la vénérable Marguerite Bosco, à celui de dom Bosco.

De même, je ne puis vous parler de la charité extra-humaine de Monsieur l'abbé A. Thérien sans associer

au même éloge sa respectable mère âgée bientôt de quatre-vingts ans.

Quand on va dans cette maison bénie où l'on ne respire que bonheur, on dit tout simplement : « Je vais à la maison du Bon Dieu ! »

Le vénérable Vieillard qui avait envoyé M. l'abbé Thérien, c'était le saint évêque Mgr Bourget.

Se joignant à tous ceux qui aiment M. l'abbé Thérien, MM. Laprés et Lavergne, nos artistes-photographes si connus, résolurent d'en fixer les traits pour durer ; nos lecteurs auront vu cette superbe photographie en première page de ce numéro.]

Je ne voudrais, certes, pas essayer de faire l'éloge de ce prêtre selon le cœur de Dieu : je sens ma complète impuissance à traiter un sujet aussi élevé pour moi—et d'autre part, je sais qu'il ne veut pas qu'on s'occupe de lui. Qu'il s'occupe de tous ceux qui souffrent : il dit que c'est son devoir. Qu'on cherche à lui montrer de la reconnaissance : il en est si étonné, que cela le met mal à l'aise. Si cependant je pouvais lui témoigner rien qu'un peu de la mienne, oh ! que je serais heureux, combien je remerciais le Bon Dieu !

Dans mes peines, dans mes découragements, dans mes révoltes contre les mauvais traitements des hommes, depuis des années il me relève, m'apaise, me console.

Je vous entends : un bon mot, cela ne coûte pas cher !

Restez confondus !

Depuis longues, longues années, sans jamais un mot de reproche, une seule allusion, il m'a nourri, hébergé : il savait que je ne pouvais payer ni pension, ni chambre, ni me vêtir, avec ce que je gagnais quoique travaillant nuit et jour.

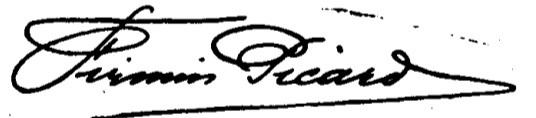
Je n'ai aucun titre à ces bontés.

Il avait cependant ses pauvres : je vous dirai—mais ne veux pas que vous le répétiez—que les premiers jours du mois, tout son traitement de fin de mois est déjà épuisé en charités !...

Il a dépensé une fortune respectable, à vouloir créer une colonie pour les enfants sortant de la Réforme : j'ai dit cela dans le numéro 656 du 28 novembre 1896, dans notre MONDE ILLUSTRÉ, et comme alors j'ajoute : Il fit cela seul, n'eut l'aide de personne ni d'aucun gouvernement—quand c'était la plus belle solution de la question sociale qu'il donnait là !—

Que le Bon Dieu le garde ! Et puissions-nous—ou d'autres— assister à ses noces d'or !

Ad Multos Annos !



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 17 mars 1898.

GYP

Il y a plusieurs jours déjà, lors du procès Zola à la Cour d'Assises, je me trouvais placé à côté de l'écrivain Gyp, (Mme la comtesse de Martel), et, je vais vous raconter, ses paroles aussi fidèlement que ma mémoire me le permettra.

Nous causions d'abord sans nous connaître, quand Mme Séverine, venue pour saluer sa grande amie, nous présenta aimablement.

Très heureux de l'honneur d'avoir cette magnifique occasion de faire subir un petit entretien à Gyp, je posai différentes questions à l'auteur de tant de livres où domine une psychologie si fière, si railleuse, mais si vraie.

Mes questions n'ayant aucune importance, je les supprime. Et voici quelques-unes des réponses de l'éminente femme de lettres :

« Pour moi, le premier écrivain de France, actuellement, c'est Anatole France. C'est le maître que j'admire le plus depuis la disparition du grand Daudet.

« Ensuite viennent, d'après mon opinion : Zola, Paul Bourget, Pierre Loti, Hugues Leroux, Marcel